

1.

Physique et cosmologie

1. Principes métaphysiques

Monisme de l'être

« D'abord, rien ne devient à partir de ce qui n'est pas »

Lettre à Hérodoté, §38

(Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, X traduction sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, La Pochothèque, Le Livre de Poche, 1999, p. 1267)

Idée



Penser, avec angoisse, que l'univers tire son existence du néant et menace d'y retourner s'avère à la fois incohérent quant à la logique et en contradiction évidente avec les observations les plus simples.

Contexte

C'est, après les formules d'usages et les remarques préliminaires, le premier enseignement qu'Épicure donne à Hérodoté. Affirmer la préséance de l'être sur le non-être, c'est donner une assise métaphysique à la physique des atomes qui, quant à elle, donne le détail de cet être qui compose notre univers. Mais, s'inscrivant dans ce débat entre être et non-être qui remonte aux présocratiques, Épicure compte le trancher de manière rigoureuse et appuyée sur les faits pour faire de ce principe métaphysique une vérité scientifique – et par conséquent un remède certain contre l'angoisse du vide. Ainsi aux fondements de la physique et de l'éthique, cette affirmation ouvre donc l'exposé doctrinal destiné à Hérodoté.

Commentaire

Une telle affirmation a tout, en apparence, de l'aphorisme métaphysique, assénant une vérité d'autant plus forte qu'elle ne saurait être mise à l'épreuve des faits. Difficile, en effet, de ramener un principe aussi fondamental et abstrait à des expériences concrètes qui pourraient le vérifier ou le réfuter. Pourtant, dès ici comme partout ailleurs, Épicure entend procéder par démonstrations strictement empiriques. Il s'agira, à l'image de l'ensemble de la démarche épicurienne, de déduire avec certitude ce qui demeure en soi invisible, « non évident », à partir de ce qui est manifeste et évident au quotidien.

Admettons que nous concevions que tout ce qui existe est survenu à partir d'un néant originel. Après tout, la réalité que nous voyons et connaissons aujourd'hui ne nous dit rien de ce qu'elle était à son origine : que l'univers a toujours été de tout temps, il semble qu'on ne puisse pas le savoir par expérience et qu'il s'agisse là d'une vérité accessible uniquement à la croyance religieuse ou métaphysique.

Pour ainsi parvenir à proposer une connaissance scientifique de la structure de l'univers, Épicure s'appuie tout d'abord sur la logique inhérente à ce qu'il affirme, savoir que rien ne naît de ce qui n'est pas. En effet, l'idée que quelque chose puisse naître de rien présente en soi une contradiction dont aucun esprit raisonnable ne pourrait se satisfaire. En comparaison, l'hypothèse d'un univers ayant toujours existé – et donc éternel – s'avère certes étrange mais bien plus cohérente. Épicure reprend ainsi la doctrine des physiologues, présocratiques pour qui rien ne devient à partir de ce qui n'est pas, et d'Empédocle qui estimait que si devenir il y a, c'est forcément à partir de l'être. C'est alors cette certitude, selon laquelle ce qu'on observe provient toujours de quelque chose, qui guidera la recherche épicurienne de causes réelles, quoiqu'invisibles, à tout phénomène en apparence inexplicable.

Mais afin de rassurer les esprits inquiets, Épicure convoque l'expérience pour venir appuyer cette évidence logique. Il procède pour ce faire à un raisonnement par l'absurde. Si nous prenons au sérieux l'idée que tout vient du néant, alors les choses seraient générées sans aucune restriction ni aucune règle et tout pourrait naître de tout. Or ce que nous observons est un cosmos où chaque chose obéit à des lois naturelles selon un ordre bien réglé. L'expérience vient donc réfuter l'hypothèse que l'univers puisse tirer son existence du non-être. De plus, une fois établi (factuellement) que le non-être ne saurait être l'origine des choses, il devient clair qu'il ne saurait non plus être leur fin. Si en effet la mort ou la corruption d'un corps signifiait son retour au néant, et ce alors que seul l'être existant permet l'émergence de nouveaux corps (puisque rien ne vient du non-être), alors il ne devrait plus rien exister – « toutes les choses auraient péri, puisque ce en quoi elles se seraient résolues serait du non-être ». Or, ce n'est pas ce que nous observons : il y a toujours des choses qui existent. C'est donc non seulement que l'être ne saurait venir du non-être, mais également que l'être ne peut cesser d'être (comme l'affirmait Anaxagore) et perdure à la mort des étants, des choses qui sont.

Les changements que nous observons dans l'univers et autour de nous, les naissances comme les morts, ne sont qu'un mouvement *dans* l'être – changement que l'atomisme aura charge d'expliquer – et non un passage de l'être au non-être ou inversement. C'est là le fondement métaphysique à la science physique épicurienne, le seul réellement scientifique, sa logique n'étant pas contredite par les faits, et le seul capable de rassurer son lecteur en lui assurant que « L'univers a toujours été et sera toujours ce qu'il est. » (*LH*, §39, traduction Hamelin, p. 49)



Vocabulaire

Éternel/Sempiternel : Être éternel ne veut pas simplement dire durer à jamais mais n'avoir ni début ni fin, tandis qu'être sempiternel signifie uniquement ne pas avoir de fin. À bien y penser, avoir une naissance ou un début, c'est déjà avoir une existence placée dans le temps et voir s'annoncer une fin prochaine si bien que l'éternité véritable n'est possible que pour un être qui existe au-delà du temps et ne porte aucune trace de son action. L'être est donc pour Épicure non seulement sempiternel mais éternel.

Le monisme : Du grec *μόνος* (*monos*), c'est une conception métaphysique qui ne reconnaît qu'un seul principe à la réalité, par opposition au dualisme ; ainsi Épicure voit dans l'être le seul fondement de l'univers, le non-être ne pouvant être considéré comme un deuxième principe

Empirisme : Un discours qui s'appuie sur l'expérience, c'est-à-dire sur nos observations directes, sans jamais en dépasser les limites, peut être qualifié d'empirique (du grec *emperia*, l'expérience). L'empirisme est ainsi ce qui démarque un discours scientifique d'un préjugé ou d'une croyance religieuse.

Portée

On retrouve dans l'argumentation épicurienne un refus d'admettre une place pour le néant qui s'inscrit dans un débat hérité des présocratiques. Le néant a-t-il une existence propre, ou faut-il n'y voir que l'absence d'être ? Si l'on suit Épicure, le vide n'est qu'un espace momentanément non occupé par la matière. Il propose donc un monisme comme le faisait Parménide pour qui « l'être est et le non-être n'est pas » : il serait absurde d'attribuer une existence à ce qui n'existe pas et donc de reconnaître dans le non-être un principe métaphysique égal à l'être. Se présente alors une contradiction entre la capacité, essentielle à la

réflexion et au questionnement sous toutes ces formes, qu'a la pensée d'imaginer ce qui n'est pas ou ce qui aurait pu être, et l'impossibilité logique d'affirmer l'existence de ce qui n'est pas.

Ce débat, entre monisme de l'être et dualisme reconnaissant le non-être, traverse l'histoire de la philosophie et manifeste une ligne de fracture autour de la question du néant ou de la négation. Dans le *Sophiste*, Platon ne reconnaît pas l'existence du non-être de manière *absolue*, mais semble l'assimiler à l'Idée de l'Autre, nécessaire pour engager un mouvement de pensée qui relie, compare et identifie les Idées en soulignant ce qu'elles ne sont pas *relativement* à cette comparaison. De même, le moment du négatif est essentiel au mouvement de l'esprit dans la dialectique hégélienne ; c'est finalement la définition même de la conscience qui se construit autour de la notion de négation chez Sartre, pour qui la conscience n'est pas ce dont elle a conscience. Un non-être relatif pénètre donc nombre de systèmes philosophiques et dialectiques pour concevoir le mouvement de la pensée elle-même ; cette place du non-être sera alors discutée, notamment chez Spinoza ou Bergson.

Il apparaît que la catégorie du possible réinvestit également la notion de non-être, comme c'est le cas dans l'œuvre de Leibniz où le néant recouvre le champ des possibles duquel Dieu a fait advenir toute chose de la Création. Cette question n'a cessé de prendre de l'importance à mesure qu'elle a cristallisé des enjeux religieux et moraux. Pascal dut écrire une longue préface à son *Traité sur l'existence du vide* notamment pour ne pas être accusé de blasphème, car selon les théologiens il était contraire à l'infinie puissance de Dieu qu'il existât des espaces inoccupés par sa création – raison pour laquelle Descartes, opposé à Pascal sur ce point, pensait que tout l'univers était rempli de matière, fût-elle trop subtile pour être perçue. Leibniz, quant à lui, pense bien que tout acte divin de création consiste à faire advenir quelque chose du néant, mais la définition de Dieu comme cause et raison suffisantes pour l'existence de l'univers réduit le non-être à la catégorie du possible. Ainsi, le dogme judéo-chrétien est bel et bien un monisme, et ce malgré la personnification du diable dans le livre de Job et dans l'Évangile selon Jean : Dieu est le seul principe de l'univers, le diable

n'existant que comme créature rejetant son créateur, de même que le mal n'existe que comme absence du bien, et le vide donc comme absence de matière (depuis Pascal). Ainsi, nombre d'hérésies comme le manichéisme ou le gnosticisme furent en premier lieu, selon les autorités chrétiennes, parce qu'elles reconnaissaient dans le mal un principe divin équivalent au bien : parce qu'elles étaient dualistes.

L'être, totalité infinie de corps et de vide

« En outre, le tout est {corps et vide} [...] mais de plus, le tout est illimité »

Lettre à Hérodote, §39-41
traduction de Pierre-Marie Morel,
Épicure, Lettres, maximes et autres textes,
Paris, Flammarion, 2011, p. 18

Idée



Puisque le non-être ne peut venir déconstruire ni fissurer l'être, la réalité est une totalité imperméable, close et illimitée à la fois puisque rien d'autre n'existe pour la borner, de sorte que la dimension infinie de l'univers n'empêche pas sa connaissance pleine et confiante comme composé de corps et de vide.

Contexte

Après avoir tranché la question de l'existence du non-être, ou plutôt de son inexistence, Épicure doit encore, pour exposer sa doctrine à Hérodote, asseoir un deuxième principe métaphysique en prenant position sur un débat tout aussi fondamental. La conception traditionnelle de l'univers chez les Grecs est en effet celle d'un *cosmos*, c'est-à-dire d'un ensemble ordonné voire finalisé, qu'il soit créé par des divinités comme le veut la religion ou mû par un principe métaphysique tel que « l'intellect » d'Anaxagore ou la « cause finale » d'Aristote. Or, dans un tel cadre conceptuel, l'infini (*apeiron*) est pensé en même temps comme informe, indéterminé et illimité : la raison ne peut le réduire à un objet de connaissance ni le maîtriser selon des règles morales. Seul un univers borné peut être rationnel, à la fois intelligible et moral. C'est pourquoi Anaximandre est largement critiqué, notamment par Aristote, pour avoir fait de l'*apeiron* le principe de l'univers.